

Kunešová, Květuše

Le Nord retrouvé

In: *Beyond the 49th Parallel: many faces of the Canadian North*. Le Calvé Ivičević, Evaine (editor); Polić, Vanja (editor). 1st edition Brno: Masaryk University, 2018, pp. 85-96

ISBN 978-80-210-9192-4

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/digilib.81454>

Access Date: 26. 02. 2025

Version: 20250213

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.



Le Nord retrouvé

Květa Kunešová

Université Hradec Králové, République Tchèque

Résumé

L'article « Le Nord retrouvé » présente le concept de nordicité comme un élément littéraire. Le Nord, qui indique premièrement une orientation, fait partie de l'identité des personnages dans les romans québécois contemporains, dont *Nikolski* de Nicolas Dickner. Une analyse consacrée à ce roman révèle à quel point les histoires individuelles sont liées à l'Histoire du Canada. Le Nord y figure comme symbole, mais également comme territoire des défis géo-politiques.

Mots-clés : Québec; Grand Nord; littérature; sociologie; famille

Abstract

The article presents the concept of nordicity as a literary element. The North, firstly indicating orientation, is a part of identity of characters in contemporary Quebecois novels, as for example in *Nikolski* by Nicolas Dickner. Life stories of individuals in this analysed novel are connected with the History of Canada. The author uses the North mostly for its symbolic meaning but finally reveals also geopolitical challenges of this territory.

Keywords: Quebec; Far North; literature; sociology; family



Le Nord comme lieu commun

Perdre le nord signifie être désorienté, perdre la direction, par conséquent le sens de sa vie. Le Nord est donc un point de repère, un point stable. Or, depuis toujours, les marins dirigent leurs bateaux selon la position de l'Etoile polaire qui leur montre la bonne direction et le nord supposé. Le pôle magnétique est un phénomène physique qui s'est inscrit non seulement dans la tradition de la pensée, mais aussi dans la littérature.

Dans son essai, *Le Nord perdu*, Nancy Huston, auteure canadienne, montre ce que veut dire perdre l'équilibre parce qu'on a perdu ses racines et vu son identité bouleversée et analyse ses sentiments d'étrangère. Installée en France, elle a vécu l'expérience d'expatriée aussi bien au niveau territorial qu'au niveau langagier. Elle affirme : « L'étranger est toujours conscient des étrangetés de la langue parce que dans une langue étrangère, *aucun lieu n'est jamais commun* : tous sont exotiques. » (Huston 1999 : 46).

Elle avoue que son moi déchiré reste ancré pour toujours en Amérique du Nord : « De l'autre côté de l'océan et toujours présente dans ma tête, il y avait l'Amérique du Nord. Les concepts que j'apprenais ici n'étaient pas recevables là-bas. » (Huston 1986 : 15).

Les visages de l'Amérique du Nord sont divers dans l'œuvre de Nancy Huston. Le Québec, notamment, est un endroit où l'on peut avoir accès à la culture et à la langue françaises. Le Canada, cependant, est présenté comme un pays dur, celui du froid :

Un vent sauvage souffle du Canada – le seul nom de ce pays évoque des espaces nus à travers lesquels il a dû plonger, venant du Pôle Nord et se précipitant vers le sud, s'accéléralant et hurlant dans le vide CAAAAAAAAA-NAAAAAAAAA-DAAAAAAAAA.
(Huston 1989 : 79)

Jorge Calderón de Simon University essaie de comprendre l'identité de Huston vue depuis la France, le contraste entre l'Europe et l'Amérique, entre le Nord et le Sud (Calderón 2007). En analysant l'œuvre de Huston, David J. Bond de l'Université de Saskatchewan s'arrête sur les notions d'identité et de dédoublement dans ses textes (Bond 2001). Pour Huston, le contraste entre l'Europe et l'Amérique se manifeste souvent comme celui entre le Nord et le Sud. Elle l'explique :

Le Nord, j'en viens. En français, chaque fois qu'on y fait allusion, on précise qu'il est grand. On l'affuble même, souvent, d'une lettre majuscule. Personne ne dit, parlant de moi : elle vient du petit Nord. Toujours du grand. Sa grandeur compense, dans l'imaginaire français, son vide. Il est immense mais ne contient rien. Des arpens de neige. Des millions d'hectares



de glace. On admire sans bien savoir quoi en dire, ni comment vous interroger là-dessus. On sait qu'il y fait froid. « Dieu ! qu'il fait froid ! » Trente ans après avoir quitté le Canada, je revendique le droit de prononcer cette phrase à Paris, et d'avoir froid à Paris, [...] sans qu'on me réplique à chaque fois : « En tant que Canadienne, pourtant, vous devriez être habituée » [...] me renvoyant, sinon dans mon pays d'origine comme les pauvres sans-papiers, du moins à mes origines... Le Nord, c'est aussi une façon de parler. En fait, Calgary, ma ville natale, est situé à la même latitude peu ou prou que Paris, ma ville adoptive. Le Nord, c'est une image. Une image pour dire qu'il y fait froid, et qu'il n'y a personne. The true North strong and free, c'est donc chez moi, mon hymne national [...] Strong and free veut dire fort et libre. Mon pays c'était le Nord, le Grand Nord, le nord vrai, fort et libre. Je l'ai trahi, et je l'ai perdu. (Houston 1999 : 13-15)

Le Nord comme topos littéraire

En littérature européenne, l'inspiration par le Nord est beaucoup moins productive vis-à-vis de celle qui l'a nourrie depuis la Renaissance, à savoir l'inspiration venant du Sud. Ce n'est qu'avec le romantisme, qui cherche à trouver un contrepoint à l'Antiquité, qu'on voit la littérature se tourner vers le Nord. Toutefois, il ne s'agit pas à l'époque du Nord arctique, bien que celui-ci apparaisse également, en tant que symbole de la pureté, du froid et de la liberté. Sa couleur blanche contraste avec les couleurs vivantes du Sud. Par ailleurs, il semble que l'idée du Nord est liée en Europe principalement à l'exploration du continent américain. Ainsi la nordicité repose-t-elle pendant longtemps sur une appropriation physique du territoire difficilement accessible et habitable du Canada.

Le Nord dans la littérature québécoise

La thématique liée au Grand Nord semble être un élément stable dans la littérature québécoise. Son image a cependant connu des changements fondamentaux dans le temps. La littérature du XIX^e siècle présentait ce territoire sous l'angle physique. L'imaginaire nordique s'inspirait de l'exploration et de l'appropriation du pays, souvent à la limite de la survie. Or, les études consacrées au phénomène de la nordicité en littérature contemporaine, comme par exemple celle de Michel Nareau, montrent le Nord d'une part dans les rapports intertextuels avec les œuvres des auteurs américains, états-unis, et d'autre part comme élément indéterminé. Le Nord y figure plutôt comme un mythe : celui de la Terre promise, de sa mission providentielle et de sa propension à une régénération (Nareau 2004 : 44).



Il s'agit des romans *Cartes et dessins du territoire* (1993) de Pierre Gobeil, *La pêche blanche* (1994) de Lise Tremblay et *Le bruit des choses vivantes* d'Élise Turcotte (1991), qui questionnent les constructions identitaires en ouvrant le territoire à une expérience continentale de la nordicité. Or, bien que les œuvres relevant du passé, celles d'Yves Thériault par exemple, soulignent la nature sauvage et cruelle des régions du Nord, la littérature québécoise moderne ne concrétise souvent pas le pays référentiel. Le Nord devient un espace libre, sans limites ni frontières, qui peut servir tantôt de refuge, tantôt de lieu d'exil. Une autre vision du Nord ressort du roman d'anticipation de Catherine Lafrance *Le retour de l'ours* (2013), où l'intrigue relève de grands problèmes écologiques auxquels l'humanité peut faire face dans l'avenir. Selon Michel Nareau,

de nombreux romans ne fixent pas de cadre géographique précis. Les constructions discursives de l'identité québécoise – notamment l'ancrage territorial et le rapport aux Autochtones – peuvent ainsi être questionnées par le Nord, considéré à la fois comme imaginaire pluriel et composite, et comme lieu distancié et relationnel. (Nareau 2004 : 43)

Le Nord dans *Nikolski* de Nicolas Dickner

Se démarquant de l'indétermination onomastique du Nord constatée par Michel Nareau, Nicolas Dickner lui donne un nom. Dans son roman intitulé *Nikolski*, il s'agit d'un lieu précis, puisque ce titre renvoie directement à un petit village, trouvable sur une carte géographique, situé sur l'île Umnak dans l'archipel des Aléoutiennes, qui appartiennent aux États-Unis et se trouvent non loin de l'Alaska. Ce village est un endroit isolé, habité, selon le narrateur du roman, par 36 personnes, 5000 moutons et un nombre indéterminé de chiens.

Malgré ce fort ancrage géographique, le titre du roman a une valeur symbolique. Le nom du village est un fil rouge fermement tissé dans le canevas du texte. Ce toponyme montre en effet le rapport étroit du personnage à l'espace, qui se manifeste à plusieurs reprises et à plusieurs niveaux dans le roman.

Nicolas Dickner a réuni ici beaucoup de motifs qui émergent, juxtaposés, formant une mosaïque de données historiques, présentées en parallèle aux vécus des personnages principaux. La méthode de l'écriture rappelle celle du patchwork, donnant un texte cousu de pièces hétérogènes, à l'instar du *Livre sans couverture* que possède l'un des protagonistes du roman, livre également appelé *livre sans visage* ou *livre à trois têtes*, en raison de son contenu spécifique réunissant trois œuvres originales différentes et incomplètes, reliées ensemble. Le chiffre trois est symbolique dans le roman, dont la composition respecte le nombre trois en exposant les histoires de trois personnages principaux : le narrateur (qui reste anonyme), Noah Riel et Joyce Doucet.



Le roman raconte une étape de la vie de ces trois jeunes, qui couvre précisément la dernière décennie du vingtième siècle. Les années clé font office de titres pour les cinq parties du livre : 1989, 1990, 1994, 1995 et 1999, regroupant chacune un nombre irrégulier de chapitres.

Le premier chapitre commence en 1989. Le narrateur est en train de liquider les affaires de sa mère dans l'appartement de celle-ci après son décès. Il se souvient de sa vie en feuilletant ses journaux intimes contenant des détails qu'il a déjà oubliés :

Le dernier journal se terminait sur une page non datée des environs de 1971. Je le refermai, songeur. De toutes les omissions qui rythmaient la prose de ma mère, la plus importante était Jonas Doucet. Il ne subsistait de ce géniteur évanescent qu'une liasse de cartes postales rédigée d'une main indéchiffrable, dont la dernière remontait à l'été 1975. J'avais souvent essayé de percer le secret de ces cartes, mais on ne pouvait rien comprendre à de pareils hiéroglyphes. Même les sceaux de la poste en révélaient davantage, jalons d'une trajectoire qui partait du sud de l'Alaska, montait vers le Yukon, redescendait vers Anchorage et se terminait dans les Aléoutiennes – plus exactement sur la base militaire où mon père avait trouvé du travail. (Dickner 2007 : 17)

Parmi les souvenirs matérialisés, l'existence d'un objet, qui permet de rafraîchir la mémoire du narrateur, émerge de l'oubli. Cet objet lui rappelle le monde de son enfance tellement lointain, c'est un cadeau que son père lui a offert :

la boussole envoyée par Jonas pour mon anniversaire. Cette boussole me revint à l'esprit avec une précision étonnante. [...] Unique preuve tangible de l'existence de mon père, elle avait été l'étoile polaire de mon enfance, l'instrument glorieux qui m'avait permis de traverser mille océans imaginaires ! Sous quelle montagne de débris reposait-elle maintenant ? (Dickner 2007 : 18)

Quand il trouve finalement le compas, la description qu'il en donne est détaillée :

Il ne s'agissait pas d'une boussole à proprement parler, mais plutôt d'un compas de marins miniature, composé d'une sphère de plastique transparente remplie d'un liquide clair dans lequel flottait une seconde sphère aimantée et graduée. L'inclusion d'une sphère dans une autre, à la manière d'une miniscule poupée gigogne, assurait une stabilité gyroscopique à l'épreuve des pires tempêtes : peu importe la force des vagues, le compas garderait le cap et l'horizon. (Dickner 2007 : 19)

Il est à noter que le narrateur s'endort dans la maison de sa mère au milieu des déchets qu'il trie, avec le compas posé sur son front. Le lendemain, il sent un vide



énorme. Il convient de souligner à quel point la vie humaine est considérée du point de vue spatial :

Fin d'une époque – je me retrouve en territoire vierge sans point de repère. Je regarde nerveusement autour de moi. Le compas Nikolski repose sur le plancher, près du sac de couchage, toujours pointé 34° à l'est du nord. J'enfile son cordon rouge cerise autour de mon cou. (Dickner 2007 : 25)

La valeur symbolique de cet objet est expliquée par les réflexions ultérieures du narrateur, qui est toujours en train de rechercher une bonne direction : « Certaines personnes prétendent conserver en tout temps une conscience précise du nord. Moi, je suis comme la plupart des gens : il me faut un point de repère. » (Dickner 2007 : 19).

Quand il travaille dans la librairie où il est employé, il sait par exemple, du moins l'affirme-t-il, que le nord magnétique se trouve à 4.238 kilomètres en ligne droite derrière une étagère qui contient tels et tels livres... Or, une fois le compas redécouvert, tout change. En effet, le compas ne pointe pas exactement vers le nord. Indépendamment des phénomènes liés au magnétisme naturel de la planète et à la pérégrination du Pôle nord prouvée par les scientifiques¹, il faut admettre une erreur dans le fonctionnement de cet objet. Le narrateur constate que le compas, au lieu de pointer vers le nord, indique la direction de l'île d'Umnak dans les îles Aléoutiennes où se trouve le village de Nikolski (village de son père Jonas Doucet) et c'est pourquoi il donne au compas ce nom exotique – le compas Nikolski. Le portant autour de son cou, il l'expose sans cesse aux yeux des autres, et se montre toujours prêt à raconter son histoire.

Il semble que dans sa paisible vie de libraire, qui lui laisse assez de temps pour rêver et contempler le fleuve Saint-Laurent par la fenêtre, le compas tient le rôle d'un objet magique qui fait partie de son identité et dont le contact physique cause ses métamorphoses. Le compas Nikolski, remplaçant symboliquement son père, apporte une valeur nouvelle à sa vie, un certain enracinement dont il se sentait privé. La fonction initiale du compas est de lui montrer la bonne direction. Dans ses réflexions, le narrateur avoue qu'il se sent seul : sa mère est décédée, tous ses amis se sont dispersés, tandis que lui, il n'a pas changé :

Je travaille ici depuis maintenant quatre ans, une période qui tend à paraître passablement plus longue qu'en réalité. Entretemps, j'ai quitté mes études, ma mère est morte et mes

1) Depuis le début du XX^e siècle, il est connu que les pôles magnétiques de la Terre se déplacent en permanence. Ainsi le pôle Nord magnétique est-il en train de se diriger vers la Sibérie. Ce résultat vient d'être fourni par les trois satellites de la constellation SWARM, lancés en novembre 2013 par l'Agence Spatiale Européenne. Source : *Le Journal de la Science*, 10 septembre 2015. En ligne : www.journaldelascience.fr/environnement/articles/pole. (Consulté le 11 septembre 2015).



rare amis d'enfance se sont volatilisés. [...] ils ont tout simplement disparu, avalés par le cours des choses. (Dickner 2007 : 22).

Il n'a jamais quitté le monde clos de la librairie et sa vie monotone montréalaise. En comparaison avec les aventuriers dont il aime lire les histoires, il se considère lâche, un « rat de bibliothèque » (Dickner 2007 : 162).

Noah Riel

Le second personnage que Dickner met en scène, Noah Riel, se révèle également être un fils de Jonas Doucet, homme que sa mère Sarah a rencontré par hasard. Or, Sarah Riel est Amérindienne et, en épousant un Blanc, elle a perdu définitivement son statut d'Autochtone et le droit d'habiter dans une réserve. Dans la personnalité de Noah, le sang amérindien se mêle à celui de Jonas Doucet, l'un des descendants des Acadiens qui ont vécu la fameuse déportation. Au début de l'histoire, Noah mène une vie de nomade, seul avec sa mère dans une roulotte parce que son père Jonas n'est pas resté longtemps avec eux. Sarah et Noah peuvent seulement deviner où il se trouve d'après les cartes postales que Jonas leur envoie de temps en temps. Sur l'une d'elles figure une vue du village de Nikolski. Les traces de Jonas Doucet, ce personnage mystérieux, sont alors très pauvres : outre les cartes postales seul demeure un livre abîmé à trois têtes que Jonas a laissé dans la roulotte. Néanmoins, pour son fils Noah, ce sont des symboles de l'existence de son père et une confirmation de ses racines.

Le personnage de Noah Riel sert à l'auteur à développer le motif du nomadisme et de l'errance :

Noah aimait le contraste entre les deux versants de sa généalogie, le paradoxe d'être à la fois descendant des réserves et de la déportation. Son enthousiasme reposait toutefois sur une erreur historique, puisqu'en réalité ses ancêtres n'avaient pas été déportés. A l'instar d'un certain nombre d'Acadiens, ils s'étaient esbignés peu avant le grand Dérangement afin de chercher refuge à Tête-à-la-Baleine, village isolé du golfe du Saint-Laurent où aucune route ne se rendait. C'est dans cet endroit retiré que, deux siècles plus tard, naissait le père de Noah : Jonas Doucet. (Dickner 2007 : 30)

En 1989, après avoir quitté la roulotte de sa mère, Noah, nomade né, alors âgé de 18 ans, ne sait pas quelle direction prendre : il rechigne à aller vers le Nord à cause du froid, au Sud parce que s'y trouvent les Etats-Unis et ne veut pas non plus aller à l'Ouest parce que c'est là que son père « habitait avec une tribu d'Aléoutes sur une île perdue de la mer de Béring, se nourrissait de saumon cru et chauffait sa yourte avec



des bouses de mouton séchées – modèle paternel peu édifiant. » (Dickner 2007 : 45). Il décide finalement de prendre la direction traditionnellement considérée comme favorable, celle de l'Est, la direction de Montréal. La ville et la vie sédentaire représentent une expérience que Noah vit d'abord difficilement. Ses gènes de Sauvage l'empêchent de s'adapter à l'espace exigu et clos de la vie civilisée :

Son arbre généalogique comptait quelques ramifications francophones, mais au-delà de trois générations on n'y trouvait que de vieux Indiens nomades, sédentarisés à coups de traités, puis parqués sur d'innombrables réserves aux noms exotiques. [...] Une demi-douzaine de ces aïeux hantaient encore la roulotte, assis pour l'éternité à la table de cuisine en arborite étoilée. Fantômes tranquilles et muets, ils regardaient défiler le paysage en se demandant où diable étaient passés tous les bisons. (Dickner 2007 : 30)

Les Doucet

Tandis que Noah n'a pas de père, Joyce, le troisième personnage du roman, se sent quant à elle orpheline de mère. C'est la mère qui disparaît sans laisser de traces en quittant sa famille. Pour boucler le cercle familial, le mystérieux Jonas Doucet figure également dans sa vie : c'est son oncle, mais Joyce n'a rien d'autre en commun avec lui que le nom de « Doucet ». Les trois personnages ne se connaissent pas. Cependant, le hasard veut qu'ils se rencontrent, séparément, respectivement l'un avec l'autre, toujours attirés par les objets qui portent la mémoire familiale : le compas Nikolski et le Livre à trois têtes. Les objets les lient ensemble à leur insu. A la fin du roman, au cours des derniers jours du deuxième millénaire finissant, tous trois se mettent en route et changent de vies. Noah perd ses habitudes de nomade car il doit s'occuper de son fils Simon, Joyce – recherchée par la police pour cause de piraterie électronique – quitte en hâte Montréal pour fuir en République dominicaine. Le narrateur est prêt à quitter la librairie, tenté par une évasion hors de sa vie fade et calme.

Les choses

Dans l'histoire personnelle des protagonistes du roman non seulement figurent plusieurs objets symboliques hérités du père, mais les choses s'imposent dans tout le texte. Le motif de la réification de la vie et de la dépendance de l'homme aux choses est complété par les passages où le domaine matériel est considéré du point de vue historique. Les vestiges historiques sont en effet les témoins muets d'une signification qui s'est perdue. Ils sont l'objet d'étude de l'archéologie, basée sur l'observation des traces de l'homme qui sont souvent des déchets. Dans cette optique,



il faut comprendre le goût de l'auteur pour les descriptions et les situations liées au phénomène écologique de la production des déchets.

Dans ce roman postmoderne les choses jouent un rôle essentiel. Au niveau personnel, la réification se manifeste par le compas, la boussole que le narrateur trouve parmi les affaires de sa mère lorsqu'il fait un grand rangement après le décès de celle-ci. C'est le seul objet qui lui rappelle son père, disparu dans le Grand Nord. Outre le compas existe également un livre incomplet, qui a été fabriqué avec les restes de trois livres originaux, raison pour laquelle le narrateur en parle comme d'un Livre à trois têtes. Le personnage de Joyce vit dans son appartement au milieu du matériel électronique qu'elle ramasse dans les centres de stockage de déchets. Les trois axes qui relèvent du matériel se caractérisent donc par la fausseté, l'inachèvement et l'hybridité, comme les résultats d'une mutation. La subjectivité qui donne à ces choses leur valeur, cède à l'objectivité avec laquelle les choses sont considérées du point de vue général, comme éléments de l'histoire de l'humanité.

C'est Noah Riel qui entreprend d'étudier l'archéologie à Montréal. Ainsi le motif du nomadisme est-il équilibré par celui de la sédentarisation. Seule la société sédentarisée produit des déchets, c'est-à-dire le matériel nécessaire et cher aux historiens.

Les axes géographiques et historiques du roman se croisent avec l'apparition du personnage d'Arizna, la jeune Vénézuélienne, dont Noah s'éprend. Bien qu'elle-même représente le Sud par son origine, cette jeune fille s'intéresse au Nord. Ses recherches universitaires portent sur l'histoire des Inuits, originaires du Nord du Québec, et leur vie dans les régions de l'Extrême Arctique où le gouvernement canadien a fait venir les habitants du village d'Inukjuak au Nord du Québec en 1953. Arizna explique à Noah cet événement historique :²

En 1953, le gouvernement canadien a relocalisé plusieurs familles d'Inukjuak dans deux villages artificiels : Resolute et Grise Fjord. C'est à environ 75° de latitude. Tellement au nord qu'en décembre le soleil arrête de se lever.

2) Il s'agit effectivement d'événements réels, qui se sont passés dans le Nord du Québec. Depuis les années 1990 le gouvernement canadien a révisé cet acte de déportation. Un certain nombre des Inuits a pu retourner sur ses terres ancestrales en 1989, ce qui a en même temps causé des ruptures de liens familiaux entre ceux qui sont restés dans l'Arctique et ceux qui sont repartis. En 1991, Stephen Hazell, le directeur exécutif du comité de ressources de l'Arctique, a critiqué les démarches du gouvernement canadien dans les années 1953. Selon lui, il s'agissait d'une cruelle expérimentation avec des humains installés dans des villages artificiels, dont le seul but, comme il l'a avoué, était de prouver la présence des Inuits dans ces régions, et par conséquent, la présence canadienne. « The federal government's decision in 1953 to ship Inuit from northern Quebec more than 2000 km north to the High Arctic as part of a human experiment was not only poorly executed. It was wrong. But the government's 1990 decision not to recognize the contribution of Inuit to enhancing Canadian sovereignty in the far North, and to refuse to apologize for the unwarranted suffering endured is worse. » Voir : Hazell, Stephen. 1991. « The High Arctic Resettlement Experiment: A Question of Fundamental Justice ». In : *Northern Perspectives* 19, 1 : 30-31. En ligne : <http://carc.org/pubs/v19no1/3.htm> (Consulté le 30 septembre 2015).



- Pourquoi ils les ont relocalisés ?
- A cause de la famine. La famine était un prétexte. Le gouvernement voulait seulement justifier sa souveraineté dans l'extrême Nord... (Dickner 2007 : 137).

Dans le roman, ce motif ne suscite pas seulement un contraste entre le Nord et le Sud, représenté par plusieurs personnages venant des Caraïbes. Pour Noah, la déportation des Inuits est un acte comparable aux événements historiques qui font partie de la mémoire familiale. Les souvenirs de ses ancêtres ayant vécu la déportation des Acadiens au XVIII^e siècle ne seront jamais oubliés. Le commentaire de Noah est clair : « On dirait la déportation acadienne à l'envers » (Dickner 2007 : 138).

Conclusion

Le Nord dans *Nikolski* de Nicolas Dickner se présente comme un territoire référentiel mais également conflictuel. La liberté des explorateurs et des aventuriers est éclipsée par la souffrance et l'humiliation des Autochtones qui sont obligés de quitter leurs villages. Or, dans le roman, le Nord possède une valeur métaphorique, celle de l'orientation de la vie et de la bonne direction. C'est cette acception qui fait émerger plusieurs relations intertextuelles et introduit d'autres connotations du mot, différentes ou comparables à celles que nous avons mentionnées à propos de Huston ou des autres auteurs dans l'introduction .

Cependant la nordicité représentée par le village de Nikolski en tant que symbole ne rentre pas dans le mythe du Nord. C'est le lieu d'évasion du père, inaccessible pour ses fils. Cet endroit perd finalement entièrement sa puissance d'existence réelle et devient complètement fictif, sans connotations de lieu de régénération ou de liberté. Dans *Nikolski*, le Nord canadien ne se reflète que négativement, comme pays de déportation, d'une erreur politique, sans aucune autre valeur.

Le rapport entre le personnage et le territoire est conçu clairement par l'auteur à plusieurs degrés. Dans cette optique, il est possible de comprendre Dickner lorsqu'il affirme : « Le territoire ne se mesure pas en kilomètres. Tu dois aussi considérer les ancêtres, la postérité, la tradition orale. [...] Le territoire, c'est surtout l'identité. » (Dickner 2007 : 138).

Le narrateur entre finalement en possession d'une partie manquante, la carte des Caraïbes qui avait jadis été arrachée du livre. Cependant, à la fin du roman, les objets hérités du père, à savoir le compas et le Livre à trois têtes qui rappellent de façon permanente le village de Nikolski dans les Aléoutiennes, disparaissent. Le narrateur fait tomber par inadvertance le compas dans les tuyaux d'aération. Quant au Livre à trois têtes, l'autre souvenir de l'existence de Jonas Doucet, il finit dans la boîte de li-



quidation : « Tout ne peut pas être parfait. Je souris, hausse les épaules et, après avoir recollé la carte des Caraïbes à sa place, remets le Livre à trois têtes dans la boîte de liquidation. » (Dickner 2007 : 298).

La valeur du compas, objet symbolique pour les personnages du roman qui ignorent le fait qu'ils appartiennent à la même famille, se manifeste lors de la soirée que le narrateur passe avec Joyce Doucet. Quand il perd le compas à cause d'elle, c'est Joyce qui dit : « Alors trinquons à la mémoire de ton père, de ta mère, de ta famille éparpillée et de ton vieux compas à cinq piastres qui jusqu'à la fin, aura vaillamment indiqué le nord. » (Dickner 2007 : 260).

Bibliographie

- Dickner, Nicolas. 2007. *Nikolski*. Paris: Denoël.
- Bell, Kristy. 2009. « Collectionneurs et chasse aux trésors dans *Nikolski* de Nicolas Dickner ». In : *Québec Studies* 47, 39–56.
- Biron, Michel. 2005. « De la compassion comme valeur romanesque ». In : *Voix et images* 31, 1 : 139–146.
- Corriveau, Hugues. 2005. « Déboussolé et fabuleux Dickner ! ». In : *Lettres québécoises* 119, 22–23.
- Huston, Nancy. 1986. *Lettres parisiennes : Autopsie de l'exil*, avec L. Sebbar. Paris : Bernard Baryl.
- . 1989. *Trois fois septembre*. Paris : Seuil.
- . 1999. *Le Nord perdu*. Paris : Actes Sud.
- Lafrance, Catherine. 2013. *Le retour de l'ours*. Montréal : Éditions Druide.
- Morency, Catherine. 2005. « Nicolas Dickner : entre lenteur et fulgurance ». In : *Entre les lignes* 1, 4 : 9.
- Morency, Jean. 2008. « Dérives spatiales et mouvances langagières : les romanciers contemporains et l'Amérique canadienne-française », In : *Francophonies d'Amérique* 26 : 27–39.
- Nareau, Michel. 2004. « Le Nord indéterminé et intertextuel dans les œuvres de Lise Tremblay, Élise Turcotte et Pierre Gobeil ». In : *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*. Eds. Joë Bouchard, Daniel Chartier et Amélie Nadeau [éds.]. Montréal : Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, coll. « Figura » : 41–58.



Sitographie

- Calderón, Jorge. 2007. « Où est l'Ouest dans *Nord perdu* de Nancy Huston ? ». In : *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* 19, 1 : 9–25. En ligne: <http://id.erudit.org/iderudit/019330ar> (consulté le 5 septembre 2015).
- Bond, David. 2001. « J. Nancy Huston : identité et dédoublement dans le texte ». In : *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne* 26, 2 : 53–70. En ligne : <http://journals.lib.unb.ca/index.php/SCL/article/view/>.(consulté le 10 septembre 2015).
- Den Toonder, Jeanette. 2011. « Lieux de rencontre et de transition : espaces liminaires et zones de contact dans Nikolski ». In : *Francophonies d'Amérique* 31 : 13–29. En ligne : www.erudit.org/fr/revues/fa/2011-n31-fa055/1008545ar.pdf (consulté le 10 septembre 2015).
- Le Journal de la Science*, 10 septembre 2015. En ligne : www.journaldelascience.fr/environnement/articles/pole (consulté le 15 septembre 2015).

KVĚTA KUNEŠOVÁ a obtenu son doctorat à la Faculté de Lettres de l'Université Masaryk de Brno. Elle enseigne dans la Section de langue et littérature françaises de la Faculté de Pédagogie de l'Université de Hradec Králové (depuis 1994). Spécialisée dans la littérature française, la littérature francophone et la littérature de jeunesse, elle étudie notamment le roman français moderne (seconde moitié du XX^e siècle), la littérature québécoise (littérature migrante), ainsi que la littérature québécoise pour la jeunesse. Elle a récemment publié *L'Exil : réalité et imagination*, consacré à l'exil dans la littérature québécoise et canadienne francophone (2015, en tchèque).